

THÈSE DE DOCTORAT EN COTUTELLE
PRÉSENTÉE À L'UNIVERSITÉ PARIS OUEST- NANTERRE

Par
CAROLINA FUCCI
E.D. 138



LA CATTIVA STRADA

La Mauvaise Route



Directeur de thèse
M. Christophe Mileschi
Université Paris Ouest

Codirecteur de thèse
M. Mirco Dondi
Université de Bologne

Année académique 2014-2015
UNIVERSITÉ PARIS OUEST - NANTERRE
E.D. 138

La Mauvaise Route

THÈSE DE DOCTORAT EN COTUTELLE
PRÉSENTÉE À L'UNIVERSITÉ PARIS OUEST- NANTERRE

Par
CAROLINA FUCCI
E.D. 138



LA CATTIVA STRADA

La Mauvaise Route



Directeur de thèse
M. Christophe Mileschi
Université Paris Ouest

Codirecteur de thèse
M. Mirco Dondi
Université de Bologne

Année académique 2014-2015
UNIVERSITÉ PARIS OUEST - NANTERRE
E.D. 138

La Mauvaise Route

Langages, scénarios et représentations de la contestation juvénile des « longues années 68 » entre l'Europe et les Etats-Unis

1. Raisons, objectifs et structure de la recherche

Il y a une difficulté générale lorsqu'on parle de Soixante-huit, à savoir le problème de la polarisation entre une mythisation sans sens critique et une diabolisation viscérale qui l'accuse d'être à l'origine de tous les maux de la société actuelle. La charge symbolique de Soixante-huit est toujours source de conflit entre les écoles de pensée de gauche et de droite : la contestation a été partout le symptôme d'une fracture profonde et contradictoire dans la société et donc la plupart des débats, orientés vers un usage politique de l'histoire, ne portent pas sur des questions heuristiques. Ce travail vise à sortir de cette dichotomie interprétative. La distance temporelle et les acquis de l'historiographie permettent aujourd'hui d'étudier la décennie rebelle avec équilibre, en évitant ainsi les excès idéologiques qui ont marqué la mémoire collective de la contestation ces dernières années.

La motivation qui a inspiré cette recherche naît de l'exigence de vérifier personnellement les raisons, les ambitions, les excès et les attentes d'un moment controversé de notre histoire. L'intention de ce travail, en d'autres termes, n'est pas de célébrer ou de condamner les mouvements protestataires de l'époque, mais simplement d'expliquer et de comprendre les causes, le déroulement et les objectifs de l'antagonisme soixante-huitard afin de proposer un cadre le plus complet et le plus impartial possible et d'essayer d'en établir un bilan critique.

En résumé, il y a deux perspectives d'analyse privilégiées, celle qui liquide la contestation comme un moment de délire collectif et celle qui l'interprète comme une expression de la modernisation en cours¹. La première interprétation, adoptée par la droite conservatrice, accentue l'agressivité, les excès irrationalistes, l'exhibitionnisme rampant de la jeunesse de l'époque² que l'on peut résumer à travers la vision d'un personnage de *Pastorale américaine* : « C'était en 68, à l'époque où on commençait tout juste à faire n'importe quoi. Les gens ont subitement été forcés de comprendre ce que c'était que la folie. Tout cet étalage public. À bas les inhibitions. L'autorité impuissante. Les gosses qui pètent les plombs, qui se mettent à intimider tout le monde. Les adultes

¹ Voir P. Voza, *Il Sessantotto tra morte e durata. Il quarantennale e dintorni*, «Historia Magistra» 4/2010.

² Tel est le cas en Italie de *Dieci anni di illusioni* di Michele Brambilla ou de *Rovesciare il '68* de Marcello Veneziani, deux ouvrages qui portent sur l'irrationalisme et la radicalisation croissante du mouvement en ignorant les aspects constructifs de cette expérience.

ne savent plus quoi penser, quoi faire »³. Ces derniers temps, surtout dans le milieu du journalisme, on tend aussi à distinguer un Soixante-huit « mûr » et « juste » et un Soixante-huit « enfantin », « fanatique » et « hors de l'histoire » : le premier est souvent associé au mouvement protestataire dans l'Europe de l'Est, tandis qu'en Occident on joue la pantomime de la révolution socialiste. Il s'agit évidemment d'interprétations plutôt hâtives qui nient le rôle historique de la contestation occidentale, étiquetée comme une émeute furieuse par des rebelles sans cause. Dans tous les cas, dans presque tous les écrits consacrés à la crise de la fin des années Soixante, on observe un consensus général sur la perception du mouvement en tant que révolution des mœurs qui a bouleversé le rapport entre les sexes et les générations, mais aussi les langages, les attitudes et la moralité collective. Par contre, le mouvement n'aurait obtenu aucune victoire au niveau politique. En effet, comme l'a écrit Touraine, il « n'a pas remporté une victoire en triomphant de son adversaire. Il n'a pas fait la révolution. Il n'a ni pris ni essayé de prendre le pouvoir »⁴, mais il a toutefois marqué un tournant dans l'histoire socio-culturelle du XXe siècle : en d'autres termes, Soixante-huit aurait été un échec politique racheté par une victoire au niveau culturel⁵. Cependant, il s'agit de formules sclérosées qu'il convient de préciser et de développer.

Tout d'abord, il est vrai que les années Soixante ont balayé « le conservatisme étouffant des décades précédentes »⁶, mais on ne peut nier qu'il s'est agi d'une transformation plutôt partielle. Il est vrai que les élections primaires démocrates de 2008 ont été interprétées comme le résultat le plus récent du mouvement des droits civiques aux États-Unis, mais cela ne signifie pas pour autant que les plafonds de verre ont été brisés définitivement. La culture de Soixante-huit, en effet, remettait en cause toutes les hiérarchies et les inégalités dans les domaines les plus disparates : un répertoire de valeurs qui s'est affaibli dès la fin du mouvement. En deuxième lieu, comme le suggère Flores et De Bernardi dans leur ouvrage *Il Sessantotto*, il faut admettre que l'histoire culturelle et l'histoire politique se croisent et se mélangent⁷ : en bref, on ne peut pas identifier l'héritage politique du mouvement avec de simples questions de compatibilité électorale. En outre, on ne peut pas oublier que la mobilisation collective de la période a eu, parfois, des résultats concrets au niveau politique, comme le démontrent la démission de De Gaulle en 1969 ou le retrait du président Johnson de la campagne électorale en 1968. La décennie rebelle a été dans les

³ P. Roth, *Pastorale americana*, Einaudi, Torino, 2005, posizione 1136 (éd. Originale : *American Pastoral*, Houghton Mifflin Harcourt, Boston, 1997 ; traduction de J. Kamoun, Gallimard, 1999).

⁴ A. Touraine, *Le mouvement de mai ou le communisme utopique*, Édition de Seuil, Paris, 1968, p. 13.

⁵ L'adjectif *culturel* a un spectre sémantique plutôt vaste qui est utilisé pour désigner les transformations observables à l'époque à la fois dans les styles de vie, les loisirs, les comportements et les langages, mais aussi dans la hiérarchie entre la « haute » et la « basse » culture.

⁶ A. Marwick, *The Sixties : Cultural Revolution in Britain, France, Italy, and the United States, C.1958-c.1974*, Bloomsbury reader, London, 2011, p. 849.

⁷ M. Flores, A. De Bernardi, *Introduzione alla seconda edizione, Il Sessantotto*, Il Mulino, Bologna, 2003, p. XXXIII.

différentes latitudes un moment de grande ferveur politique qui a élargi la participation « d'en bas » à la vie publique.

Centrée sur le contexte culturel, politique et social des « longues années 68 »⁸, ma thèse porte sur les raisons, les ambitions et le déroulement de la contestation juvénile, entre les Etats-Unis et l'Europe à partir du début des années Soixante jusqu'à la moitié de la décennie suivante. Il s'agit d'une période où les pays développés connaissent une transformation sans pareil, marquée par l'élargissement de la société de consommation de masse et par le progrès frappant dans le domaine des technologies et de la communication. En revanche, malgré la tumultueuse croissance économique des années Cinquante et Soixante, les institutions et les formes de l'organisation sociale restent encore vieilles. Face à une société en pleine évolution, l'éducation familiale et scolaire, le système politique et aussi les rapports entre les générations et entre les sexes sont encore fondés sur l'autorité, la hiérarchie, l'obéissance et la tradition.

Le mouvement de protestation né dans les années Soixante, aux quatre coins du monde, est tout d'abord la révolte contre une société incapable de comprendre les changements en cours. Il s'agit d'une réalité complexe et hétérogène, que l'appellation « mouvement » reflète parfaitement, c'est-à-dire un réseau unissant des acteurs hétéroclites : les pacifistes, les étudiants engagés⁹, les paladins des droits civiques, les transfuges des partis de gauche déçus par la politique institutionnelle et aussi plusieurs adeptes du «flower power». L'hétérogénéité du mouvement est encore plus évidente si l'on tient compte des différents contextes nationaux, où la mobilisation se manifeste avec des périodisations et des caractéristiques propres, au-delà de certains mots d'ordre et de stratégies communes. En effet, pour comprendre ce phénomène dans sa complexité, il est nécessaire de déborder du cadre local, en reconnaissant la dimension internationale de la mobilisation. À la fin des années Soixante, on assiste à une sorte de confluence spontanée, facilitée par le développement des moyens d'information, entre des mouvements antiautoritaires, pacifistes et anticapitalistes animés par la jeunesse des États-Unis et de l'Europe occidentale, mais aussi dans des réalités plus lointaines, comme le Japon, l'Amérique Latine, ou partiellement dans les pays de l'Est. C'est pour cela que cette recherche est axée sur l'étude des différents contextes locaux que nous avons limité aux États-Unis, à la France, à l'Allemagne Fédérale, au Royaume Uni et à

⁸ L'expression a été forgée par Bernard Lacroix dans un texte de 1983 : *Les Jeunes et l'utopie, transformations sociales et représentations collectives dans la France des années 1968* ; plus récemment, l'expression italienne « gli anni '68 » a été employée par Anna Bravo dans son livre *A colpi di cuore*, Laterza, Bari-Roma, 2008.

⁹ Le mouvement étudiant est le plus hétéroclite parmi les franges contestataires. Tout d'abord il est partagé entre lycéens et universitaires, c'est-à-dire deux sujets avec une différente maturité et conscience politique. A son tour, dans les facultés occupées, il y avait une minorité de révolutionnaires (fragmentées dans une constellation de groupuscules), prêts à l'assaut du ciel et qui agissaient à côté d'étudiantes réformistes, motivés par la démocratisation de l'université et désireux de changer les formes des organisations sociale. Au-delà de ces franges plus engagées, il y avait la masse d'étudiants proche du mouvement juvénile mais sans une profonde motivation politique.

l'Italie, avec une incursion au-delà du rideau de fer. Il convient de préciser, que face à un travail de longue haleine, il a été nécessaire de privilégier une approche synthétique de l'étude des mouvements internationaux, pour mieux analyser le cadre italien auquel on a consacré la majorité des pages.

En d'autres termes, la recherche vise surtout à éclairer deux questions principales : tout d'abord, encadrer la dimension internationale du mouvement afin de comprendre la relation entre les différents contextes nationaux à partir d'une série de mots clés caractérisant le répertoire de la protestation ; parallèlement, il s'agit de définir le rôle joué par la contre-culture beat et hippie dans la vague révolutionnaire de la période en question. Sans prétendre à l'exhaustivité, ce travail est donc divisé en deux parties : la première reprend en charge les causes et l'esprit de la contre-culture à partir de ses racines américaines, tandis que la deuxième partie est consacrée aux mouvements estudiantins dans les différents pays qui font l'objet de l'analyse. En ce qui concerne les acteurs de la mobilisation, la recherche porte sur trois sujets principaux : les groupes de la contre-culture, le mouvement estudiantin international et les protagonistes de la révolte italienne de Soixante-dix-sept. Il s'agit de trois sujets différents qui représentent trois phases distinctes dans la chronologie du cycle de protestation ; un cycle, néanmoins, qui se déroule dans un récit déchiqueté, où l'on assiste à un changement continu de paradigme. Chaque recherche sur la décennie rebelle doit tenir compte de la fluidité de la circulation des idées, de l'instabilité des contextes, de la mobilité des slogans, voire des militants. Néanmoins, malgré cette inconstance fondamentale, il y a des valeurs et des mots d'ordre qui occupent un espace privilégié dans la mentalité et dans le vocabulaire des activistes : *anti-autoritarisme*, *égalitarisme*, *répression*, *droit*, *révolution* restent les nœuds théoriques les plus significatifs de la contestation en milieu juvénile, étudiant et aussi ouvrier. C'est pour cela que l'on considère les années en question comme une période définie, marquée par l'esprit antagoniste des mouvements collectifs et par la persistance de certains mythes¹⁰ et de certains schémas interprétatifs.

Au-delà des objectifs déjà énoncés, ma recherche a aussi l'ambition de comprendre les formes et les limites de la protestation soixante-huitarde afin d'indiquer les stratégies les plus valables en faveur d'un mouvement collectif. Une telle réflexion ne peut naître qu'à partir de l'étude de la décennie rebelle, une période d'intense ébullition contestataire, rythmée par des manifestations presque continues.

2. Sources et périodisation

¹⁰ C'est-à-dire, notamment, Mao, Ho Chi Min, Che Guevara et Fidel Castro.

Afin d'ordonner les nombreux matériaux à notre disposition dans les archives de la mémoire, la recherche utilise surtout des sources directes, émanation du mouvement contestataire, comme le *Port Huron Statement*, les œuvres de Dutschke et de Cohn-Bendit, les articles ronéotypés par les groupes universitaires et les écrits de la presse underground, mais aussi les slogans, les inscriptions murales, les tracts et les chansons, c'est-à-dire les documents qui ont caractérisé le mouvement dans toute sa pluralité. Il s'agit surtout de formes expressives pré-politiques, brèves et directes, qui font prise sur l'émotivité du destinataire, exploitant un répertoire d'idées largement partagées parmi les activistes. Parallèlement, la thèse vise à comprendre les points saillants du débat culturel sur la société de consommation de masse, sur la guerre froide et sur les logiques répressives cachées dans les réalités industrielles avancées. En effet, plusieurs thèmes soixante-huitards sont déjà visibles dans les pages de Marcuse, de Goodman, de Pasolini ou de l'Internationale Situationniste. Il y a aussi des ouvrages qui ont inspiré la mobilisation générale, comme *Les damnés de la terre* de Frantz Fanon ou *L'Homme unidimensionnel* de Marcuse¹¹, deux livres repris plusieurs fois dans les textes et les discours des activistes. Les années de la protestation ont été une période d'intense fermentation politique et intellectuelle : on ne peut oublier que l'accroissement de la scolarité de masse avait favorisé la circulation des magazines et des livres, accélérée par l'apparition des éditions de poche. À cela s'ajoute la multiplication des *read-ins*, des *teach-ins* et des conférences universitaires qui donnaient résonance au dissentiment intellectuel. Au début de la décennie, les franges juvéniles qui avaient commencé à se politiser étaient minoritaires, mais dans les années qui ont suivi, l'incident du golfe de Tonkin et l'engagement militaire progressif des États-Unis au Vietnam entraînent une nouvelle prise de conscience politique et une radicalisation idéologique de plus en plus évidente.

Pour reconstruire le récit des événements, nous avons utilisé surtout des sources journalistiques, grâce au dépouillement systématique de trois titres d'orientation politique différente, comme «La Stampa», «L'Unità» et «L'Espresso», pour les années 1967-1970 et 1976-1977. En outre, nous avons consulté «Il Candido» (1968-1970) ; «Il Giorno» (1966-1968) et «Lotta Continua» (1969-1971 et 1976-1977). Pour les années suivantes ou précédentes, nous avons limité les recherches aux événements les plus significatifs, à travers la consultation des

¹¹ L'influence de Marcuse sur la nouvelle gauche est plus qu'évidente, malgré l'opinion de quelques militants qui ont nié la relation entre le philosophe et le mouvement. En dépit de leur complexité, *Eros et civilisation*, *L'Homme unidimensionnel* et *La fin de l'utopie* apparaissent incontestablement comme un réservoir d'idées sur les pouvoirs répressifs, l'aliénation de la société industrielle avancée et la nature du dissentiment, que l'on retrouve dans les ouvrages de plusieurs activistes et notamment dans ceux de Rudi Dutschke, leader de la contestation allemande. En outre, Marcuse devint quasiment un porte-voix de la protestation juvénile, invité aux quatre coins du monde pour des entretiens et des conférences. A ce propos, sur les murs de Berlin, de Rome ou de Paris, on trouvait souvent le nom du philosophe inscrit à côté de ceux de Marx et de Mao, c'est-à-dire la triade en M de Soixante-huit international.

archives numériques de «La Stampa», de «L'Unità» et de «Lotta Continua». Vu la perspective comparative du travail, on a consulté également des articles tirés des journaux étrangers comme «Le Monde» et «The New York Times», repérés sur les archives disponibles en ligne. Par ailleurs, les possibilités illimitées du web m'ont permis de consulter tracts, articles et manifestes des *diggers* de San Francisco, indispensables pour interpréter la contre-culture de la Bay Area, mais aussi des journaux comme «Black Dwarf» que nous avons utilisés pour encadrer le mouvement britannique. De surcroît, les sites internet des principales universités américaines m'ont permis d'interroger de vieux journaux étudiants, des interviews, des photographies et des témoignages de la mobilisation locale. Évidemment, il s'agit d'une recherche menée aussi auprès des bibliothèques et des librairies, grâce à l'étude de romans, de films, d'essais et de mémoires de l'époque. Cette recherche, en somme, est également un livre fait d'autres livres où l'on reconnaîtra des écoles de pensée et des interprétations acquises¹².

En ce qui concerne la périodisation, il faut tout d'abord préciser de quoi l'on parle lorsque l'on parle de Soixante-huit, une étiquette très versatile qui définit, dans la langue commune d'aujourd'hui, des choses différentes, bien que semblables. En premier lieu, on utilise ce terme pour définir le mouvement étudiant international qui, au cours des années Soixante et Soixante-dix, réclamait une justice sociale, la paix, la liberté d'expression et la fin du despotisme académique. En deuxième lieu, le terme indique, plus génériquement, la révolte existentielle de la contre-culture, le phénomène hippie et les pratiques psychédéliques de l'époque. Parfois, lorsque l'on parle de Soixante-huit, on désigne également le mouvement à gauche de la gauche traditionnelle : les organisations extraparlimentaires et les groupes dissidents à l'origine des formations extrémistes des années Soixante-dix. Au-delà de ces définitions partielles ou génériques, il y a un Soixante-huit plus vaste qui déborde du cadre scolaire en regroupant d'autres groupes sociaux comme les ouvriers, les activistes des droits civiques et les pacifistes afin de créer un réseau collectif de protestation qui, avec des temps différents et des modalités communes, a interprété l'antagonisme social comme engagement direct contre la momification des valeurs, l'arrogance des institutions et les logiques répressives du système. Dans les pages suivantes, on utilise le terme Soixante-huit dans ce dernier sens, comme synecdoque d'un vaste phénomène global qui dans la vulgate traditionnelle a demandé une révolution politique pour aboutir à une transformation sociale et culturelle.

Dans mon travail, on parlera d'étudiants et de Black Panthers, de musiciens et de Flower power, de philosophes et d'agitateurs, c'est-à-dire des différents acteurs de ce que l'on appelait à l'époque, aisément, le *mouvement*. En conclusion, le premier enseignement à tirer de cette thèse est qu'il est impossible de parler de Soixante-huit de manière univoque, en vertu de cette complexité

¹² Sidney Tarrow et Michel de Certeau sont les points de repères les plus évidents de la thèse.

déjà établie précédemment. Sur la base d'une telle prémisse, le risque d'amalgame est concret, mais il faut admettre que l'ensemble des phénomènes et des manifestations que l'on reconnaît comme l'expression du mouvement de Soixante-huit est, dans tous les cas, marqué par l'engagement commun contre les déformations du *statu quo* et par la rupture avec l'esprit de consensus apparent qui avait caractérisé le débat politique des années précédentes.

La périodisation des années 68 dépend de nombreuses variables : amplitude de la recherche, angle d'approche, sujets et contexte national examinés. Aux États-Unis par exemple, la vague contestataire vient du *Free Speech Movement* de Berkeley en 1964 et se disperse après le massacre de la Kent State en 1970, qui au-delà de la commotion générale, ne produit pas de mobilisation organisée. Lorsque l'on signe les traités de paix, en 1973, le mouvement américain était déjà terminé par autodissolution, et en effet dans la seconde partie de la décennie, beaucoup d'anciens militants changent de vie : Jerry Rubin se lance à l'attaque de Wall Street, Abbie Hoffman entre dans la clandestinité pour éviter la brigade antidrogue, Tom Hayden se joint au Parti Démocrate, Mark Rudd se rend à la police, tandis que Phil Ochs choisit le suicide. Cependant, cette périodisation est centrée sur le mouvement étudiant, il suffit de focaliser la perspective sur les agitations antiségrégationnistes pour changer les bornes temporelles, en situant le *terminus a quo* en 1960, avec le célèbre sit-in de Greensboro, ou encore en allant plus loin, en 1955-56 avec le *Montgomery bus boycott*. Les choses se compliquent encore lorsque l'on focalise l'attention sur les mouvements antimilitaristes, où les moments les plus significatifs seront ceux de la fondation du Sane (*Committee for a Sane Nuclear Policy*) en 1957 et du premier Vietnam Day en 1965.

Etant donné que chaque périodisation est précaire et relative, ce travail se focalise essentiellement entre 1966 et 1977. Dans cette périodisation de base, on assiste également aux différentes expériences nationales qui découlent de la rencontre entre la nouvelle gauche et la jeunesse universitaire frémissante, dans un contexte de forts changements sociaux et culturels. Mais encore une fois, la matière est fluide et les scénarios plutôt changeants : aux États-Unis, le mouvement se structure déjà en 1964 ; dans le cas de l'Allemagne Fédérale, par contre, les agitations débutent en 1966 tandis qu'en France le mécontent reste rampant jusqu'à la fin de 1967 pour éclater au printemps suivant. Au Royaume-Uni, enfin, le mouvement se manifeste entre 1967 et 1970, mais sans jamais atteindre les pics radicaux du mouvement international. Dans cette longue période d'ébullition contestataire, 1968 semble opérer un tournant pour la vague d'agitation qui frappe le monde à partir du mois de mars : la bataille de Valle Giulia, les manifestations de la London School of Economics, les agitations polonaises et brésiliennes, suivies de l'occupation de la Columbia University et de la révolte en Allemagne Fédérale. Toutefois, c'est le mois de mai

français qui fait de 1968 l'année de la protestation par antonomase¹³. Les événements et les mots de mai deviennent rapidement une source d'inspiration pour les autres mouvements : « Paris city of hope » lisait-on dans le premier numéro de « Black Dwarf », le journal des jeunes trotskistes britanniques ; mais aussi en Italie, les agitations françaises sont immédiatement interprétées comme un exemple d'organisation gagnante, comme s'il s'agissait de la répétition générale de la révolution imminente. Dans la seconde moitié de 1968, les yeux du monde sont pointés sur Prague, sur Chicago et enfin sur la ville de Mexico où des centaines de manifestantes sont tués par la police sur la Place des Trois Cultures. Dès 1969, une nouvelle phase du cycle de protestation s'ouvre, avec la fin du spontanéisme et la création des organisations extraparlimentaires d'inspiration léniniste. La période qui suit la vague protestataire de la fin des années Soixante est caractérisée par un climat d'agitation permanente qui, malgré cela, ne parvient pas à renouveler l'effervescence protestataire de Soixante-huit.

En général, on peut affirmer que l'esprit et les espoirs des *Sixties* disparaissent en 1973, avec le choc pétrolier, le *golpe* chilien, les Accords de Paix de Paris et la multiplication des groupes armés qui accentue les marques du reflux. Si les autres mouvements arrivent à la moitié des années Soixante-dix en formes résiduelles, en Italie la périodisation est plus longue pour aboutir en 1977 à la révolte *dell'anno nove*¹⁴, qui reste la phase la plus compliquée du cycle de protestation nationale. Il s'agit d'un mouvement auquel participent de nouveaux sujets politiques : après la dissolution des organisations extrémistes comme Potere operaio et Lotta continua, c'est l'Autonomia qui absorbe l'héritage de la saison précédente, en recueillant les anciens militants. Soixante-dix-sept n'est pas un autre Soixante-huit, car il se déroule dans un contexte politique très différent et limité aux confins italiens. Pourtant, 1977 est une année charnière : la fin des grandes mobilisations collectives et en même temps le début de la phase la plus aigüe de la lutte armée. En citant Grispigni, *le mouvement de l'an neuf* introduit « des éléments qui face à la défaite politique (...) véhiculeront le nouvel individualisme des années 80 »¹⁵. En effet, au-delà de certains mots d'ordre encore en vogue, en 1977 l'horizon de la protestation change de façon définitive : si pour les frères majeurs le but confus du mouvement reste encore la transformation radicale du système, pour les nouveaux militants ceci n'est plus réfutable. Il s'agit désormais d'une entité trop grande, trop abstraite et trop ramifiée. En d'autres termes, le rêve de la prise du pouvoir « montre les vers »¹⁶ : les révolutionnaires ont cédé le pas aux consommateurs mécontents.

¹³ Voir M. Flores, A. De Bernardi, *Il Sessantotto*, Il Mulino, Bologna, 2003, p. 71.

¹⁴ J'emprunte l'expression à Umberto Eco, *Sette anni di desiderio*, Bompiani, Milano, 2004, pp. 59-63.

¹⁵ M. Grispigni, *1977*, Manifestolibri, Roma, 2006, p. 65.

¹⁶ L. Rastrello *Piove all'insù*, Bollati Boringhieri, Torino, p. 45.

Bien entendu, la périodisation choisie expose la thèse à un bon nombre de critiques. L'arc temporel est en effet plutôt large et implique l'expérience contestataire de deux générations : celle qui avait plus ou moins vingt ans en 1968 et celle qui s'est politisée pendant les années suivantes pour mettre le feu aux poudres de Soixante-dix-sept. Une périodisation déjà choisie par Robert Lumely dans son ouvrage de 1994 *States of Emergency. Culture of Revolt in Italy from 1968 to 1978*, où la décennie en question est interprétée comme un cycle politique et culturel de l'histoire italienne. À son tour, toutefois, cette périodisation est articulée en quatre phases, parfois superposées : les premières agitations contre-culturelles, la vague estudiantine, le mouvement ouvrier, la mobilisation des organisations extraparlimentaires et, enfin, la révolte de Soixante-dix-sept. Durant cette saison contestataire, le tournant fondamental est l'attentat de la Piazza Fontana le 12 décembre 1969, qui baptise le *stragismo* d'extrême droite et la radicalisation parallèle du mouvement après la soi-disante *perte de l'innocence*. En effet, il faut souligner que beaucoup de caractéristiques de la première phase s'épuisent au fil des années et, il faut admettre que l'histoire des « groupuscules » révolutionnaires est déjà une autre histoire par rapport au début du mouvement.

Pour être plus précise, on dira que le mouvement italien se coagule en 1966, une année riche en épisodes clefs comme l'assassinat de Paolo Rossi à l'Université de Rome, le cas de « La Zanzara » du Parini et la sortie du premier numéro de « Mondo Beat ». Ainsi, le monde de l'industrie métallurgique, assoupi dès 1962, est secoué par de nouvelles agitations syndicales qui aboutissent à l'*accordo truffa* de 1966 qui laisse les ouvriers insatisfaits. Au niveau international, dans une liste qui est loin d'être exhaustive, 1966 est marquée par les actions spectaculaires des *diggers* et des *provos*, mais aussi par l'opération Crimp au Vietnam, par la Révolution culturelle en Chine et par la radicalisation du mouvement antiségrégationniste aux États-Unis¹⁷. Or, dans le cas italien, la crise sociale et politique éclatera dès 1967, avec la propagation du mouvement universitaire et lycéen, à travers une première vague d'occupations et manifestations de rue.

Toutefois, les raisons de l'effervescence contestataire des années Soixante et Soixante-dix sont perceptibles déjà à travers une série de contradictions qui ont germé pendant la décennie précédente. Tout d'abord, le massacre du second carnage mondial avait définitivement démonté « le mythe de l'expérience de la guerre » qui visait à légitimer les symboles du nationalisme, et en effet, en Italie comme ailleurs, le second après-guerre est marqué par la multiplication des initiatives pacifistes : Citoyens du Monde, Fédéralistes Européens, objecteurs de conscience, etc. Ensuite, la vague de bien-être du *boom* avait détruit la représentation néoréaliste de la nation,

¹⁷ En 1966 se tient la *March against fear* dans le sud du pays, la révolte noire de Cleveland et le célèbre discours de Stokeley Carmichael sur le Black Power.

en changeant le style de vie des nouvelles générations : la Vespa, la Lambretta, la Seicento deviennent les symboles d'une croissance incomparable qui change radicalement le quotidien des Italiens, de plus en plus hypnotisés par le *miracolo economico*, comme les protagonistes des comédies à l'italienne de Risi ou De Sica¹⁸. Le miracle économique crée de nouveaux acteurs sociaux et différents modèles de comportement, en changeant les rapports familiaux : le temps de la jeunesse s'étend, les intérêts des nouvelles générations se différencient sous l'influence culturelle américaine. Les premières frénésies du consumérisme, la laïcisation, l'accroissement de la scolarité et des flux migratoires internes sont les transformations les plus évidentes de l'époque. Néanmoins, la réalité nationale était encore accablée par un solide conservatisme politique et culturel, comme le raconte Dino Risi dans les séquences de *Una vita difficile* (1961).

Si l'année 1966 a été choisie comme le point de départ de ce travail, il nous reste à définir le *terminus ad quem* du long Soixante-huit italien : s'agit-il du Congrès de Bologne en septembre 1977 ; de l'assassinat de Moro en 1978 ; du 7 avril 1979, du massacre de Bologne en 1980, etc ? En effet, les opinions sont toujours controversées : d'après Goffredo Fofi, par exemple, le vrai mouvement italien s'étend sur une période très brève, entre la fin de 1967 et l'automne de 1968¹⁹. Toutefois, la saison protestataire fut visiblement plus longue, même si plus fragmentée, comme le démontrent les agitations ouvrières de « l'autunno caldo » et les nombreuses campagnes contestataires des années suivantes. Comme l'a écrit Peppino Ortoleva, dans la mémoire de la majorité des militants, la fin du mouvement coïncide avec des données subjectives et personnelles²⁰, tandis que pour ceux qui utilisent des argumentations politiques le *terminus ad quem* reste un sujet de débat. Du point de vue italien, sans doute, l'année qui marque l'épilogue de l'esprit soixante-huitard est 1980, avec le premier repentir de la lutte armée, la « marcia dei quarantamila » à Turin et les premières émissions de Canale 5. Les années Quatre-vingt, en effet, seraient celles de nouvelles valeurs antithétiques, celles de l'individualisme, des yuppies, des faux riches, du laisser-faire triomphant. Malgré cela, la thèse se termine avec la révolte de 1977, le dernier feu de l'esprit collectif soixante-huitard et, parallèlement, le prélude de nouveaux contextes politiques et sociaux. Si les aînés avaient cru à la « fin de l'utopie », les acteurs de Soixante-dix-sept, par contre, choisissent entre deux alternatives : l'insurrection armée ou, au contraire, le reflux et le retour au privé. En janvier 1978, Mauro Rostagno, leader du mouvement de Trento et ancien militant de Lotta Continua organise à Milan, dans les salles du Macondo, « la grande svendita per

¹⁸ Je pense, surtout, à *Il Boom* de De Sica (1963) qui dénonce de façon grotesque les excès et les aspirations du miracle économique, mais aussi à *Il Sorpasso* de Risi (1962) ou à *Il Frigorifero* de Monicelli (*Le coppie*, 1970).

¹⁹ G. Fofi, *Introduzione a Id.* (a cura di) *Il '68 senza Lenin. Ovvero la politica ridefinita, testi e documenti*, Edizioni e/o, Roma, 1998, p.5.

²⁰ P. Ortoleva, *I movimenti del '68 in Europa e in America*, cit., p. 242.

fallimento del '68 » : la fin allégorique d'une époque à la manière de l'avant-garde. L'année de l'assassinat de Moro et de l'échec du « compromis historique », le mouvement a déjà disparu : les survivants de Soixante-dix-sept ressemblent bien aux protagonistes de *Ecce Bombo* (1978) de Nanni Moretti, emportés par le reflux de la combattivité juvénile et du mythe tiers-mondiste²¹. La mort de Mao en 1976, la découverte des épurations de masse en Chine et l'invasion du Cambodge par les Vietnamiens en 1979 ouvrent une ère de désillusion qui entraîne la crise du marxisme-léninisme et la disparition de plusieurs organisations d'extrême gauche. L'échelle des valeurs a changé, et plusieurs anciens militants entrent dans les partis et les syndicats institutionnels, tandis que les autres se réconcilient avec le système, le marché et le monde du travail, après le repli sur la sphère personnelle.

3. *Le temps des grands discours*²²

La thèse porte surtout sur les langages et les médias adoptés par le mouvement. La question de la communication, en effet, reste un nœud central dans la stratégie de la protestation, qui à l'époque a utilisé tous les canaux et les codes disponibles. Comme le soulignait déjà Michel de Certeau à propos de mai 68, la contestation a été notamment une *révolution et libération de la parole*²³, célébrée surtout dans de larges assemblées générales, lieu d'élaboration et de décision politique du mouvement. La pratique de l'assemblée est tout d'abord la critique vers le principe de la démocratie représentative, en expérimentant une nouvelle forme de participation collective, qui s'inspire du modèle de la Grèce antique. En effet, les tracts étudiants ou syndicaux se terminaient toujours par une convocation à l'assemblée générale, pour patager les orientations, les objectifs et les idées des activistes. Il s'agit d'un âge marqué par une oralité répandue, sans censures et sans barrières qui triomphe surtout dans les universités occupées aux quatre coins du monde et qui trouve son apogée dans l'assemblée permanente de l'Odéon, pendant le mois de mai parisien : ce n'est pas un hasard si *Parlez à vos voisins* reste l'un des slogans les plus connus de 68.

La première caractéristique de cette *prise de la parole* est visible surtout dans le renouvellement des standards de communication : le mouvement crée un circuit médiatique alternatif à ceux qui étaient utilisés par la presse et les partis institutionnels ; un circuit qui vise à parler de ce dont les grands médias ne parlent pas en redonnant la parole à ceux qui en ont été

²¹ Le tiers-mondisme et l'anti-impérialisme, symbolisés par la figure de Che Guevara et la lutte du « petit » peuple vietnamien, ont été les principaux points de repère de Soixante-huit au niveau international.

²² J'emprunte le titre à Edgar Reitz de son film de 1992 *Heimat II*, épisode 12.

²³ M. de Certeau, *La prise de parole et autres écrits politiques*, Éditions du Seuil, Paris, 1994 [1968].

privés avec l'adoption d'un langage inédit. Le mouvement se caractérise partout par l'intention de briser toutes les règles et toutes les barrières culturelles, notamment grâce à une pléthore de publications anonymes, hétéroclites et souvent éphémères, qui légitiment des expressions non conventionnelles, fondées sur la violation des tabous dominants et sur la décision de se distinguer des formes expressives ritualisées. Comme on pouvait le lire sur les murs de Paris : *Toute la presse est toxique. Lisez les tracts, les affiches, le journal mural* ; en d'autres termes, il fallait tout d'abord dépasser la communication encadrée et conventionnelle des médias officiels, d'où le tutoiement, l'agressivité du discours, la dérision voire le langage obscène. La transgression des codes, voire la vulgarité est un principe presque obligé du répertoire de la contestation des années Soixante et Soixante-dix : le mouvement, en effet, revendiquait tout d'abord la révolte contre une société qui transmettait ses valeurs avec une éloquence qui aux yeux des militants était le symbole le plus visible de l'hypocrisie adulte (et bourgeois). C'est le cas par exemple de Lenny Bruce et de Frank Zappa, à savoir deux champions irrévérrencieux de la contre-culture de l'époque, qui interprétaient le principe du *free speech* et donc du premier amendement de Constitution américaine comme liberté absolue de l'expression, sans filtres ni tabous ni censures, en adoptant un lexique souvent brutal et réfractaire aux règles de la respectabilité. Ainsi, Tom Hayden, leader du mouvement américain, se plaignait, dans un ouvrage en 1970, du « vide communicatif entre les générations » :

Le langage de l'establishment est mutilé par l'hypocrisie. (...) Souvent les mots qui ont un contenu émotif sont ceux que l'on ne peut pas prononcer ou imprimer « normalement » : *fuck, motherfucker, shit* et autres «vulgarités». Il faut de nouveaux mots pour communiquer de façon émotive : *right on; cool; outta sight; freaky*. Le nouveau vocabulaire est une nouvelle arme entre les mains du *Movement*, car il est mystérieux et menaçant vis-à-vis du pouvoir.²⁴

Il s'agit d'une idée partagée également par Allen Ginsberg, gourou et porte-parole de Soixante-huit international, qui concevait sa poétique comme la recherche d'un nouveau langage, cru, scandaleux et primitif, que Ginsberg souhaitait, en raison de son originalité, « libéré de la guerre »²⁵. Aux yeux de nombreux militants, l'obscénité était l'instrument le plus immédiat pour achever la dégradation systématique des normes sociales et des valeurs esthétiques de la bourgeoisie²⁶ et, en effet, la transgression a été l'une des principales préoccupations du front de la protestation à partir des premiers beats jusqu'aux leaders étudiants. Selon Valcarengi, par

²⁴ T. Hayden, *Un processo politico. Chicago 1969*, Einaudi, Torino, 1973, pp. 39-40 (éd. originale *Trial*, Holt, Reinhart and Wiston, New York- Chicago- S. Francisco, 1970). [Ma traduction].

²⁵ Voir A. Ginsberg, *Wichita vortex sutra* [1966] : "... How to speak the right language— / on the frosty broad road/ uphill between highway embankment / I search for the language / that is also yours— / almost all our language has been taxed by war..." (... Comment parler la langue juste — / sur la route large gelée /qui monte entre les parapets de l'autoroute / je cherche la langue / qui est aussi la tienne— / presque toute notre langue a été taxée par la guerre...). [Ma traduction]. Edition italienne de Fernanda Pivano : A. Ginsberg, *Mantra del re di maggio*, Mondadori, Milano, 1973, p. 277.

²⁶ Voir le témoignage cité dans A. Ricci, *I giovani non sono piante*, SugarCo, Milano 1978, p.66.

exemple, Capanna était devenu le point de repère du mouvement de Milan grâce à son vocabulaire ironique et « prolétarien », très différent de celui de la vieille gauche institutionnelle.

Toutefois, sur le plan stylistique, il faut préciser que la langue de la protestation, surtout en Italie, a un double caractère, à la fois langue de bois et poésie contre-culturelle, en oscillant entre un code redondant, bureaucratique et complexe, attribuable aux traditions marxistes, et un code ludique et créatif, emprunté au langage de la publicité avec une forte empreinte avant-gardiste. Ce dernier, plutôt minoritaire et que l'on peut appeler « marxisme tendance Groucho », émerge dans les slogans, les graffitis et dans les publications underground ; le premier, le fameux « *sinistrese* », restera le jargon de la contestation qui, en imprégnant les tracts, les articles et les discours tant dans le milieu universitaire qu'extraparlamentaire, influencera la communication politique des années suivantes. À la lecture de la plupart des documents produits par le mouvement, l'impression qui émerge est aujourd'hui une sensation de distance, voire d'étrangeté, car l'argumentation est alourdie par un vocabulaire suranné. Le « *sinistrese* », dans tout le cas, comporte une forte variation diamésique : à l'écrit, il est souvent obscur et hypotactique, tandis qu'à l'oral il apparaît hésitant, répétitif, générique, « un peu muflé et un peu goliardique »²⁷.

En ce qui concerne les stratégies protestataires, le conflit entre les « enragés » et les institutions a produit, à l'époque, de nouvelles méthodes de contestations, empruntées habituellement au mouvement américain. Les formes de protestation les plus communes sont les *sit-ins*, les occupations, les manifestations massives, le jeu de provocation, mais aussi la production continue de tracts, affiches, communications de presse. L'accroissement progressif de la participation à la vie publique entraîne la diffusion des outils qui visent d'un côté à sceller la cohésion entre les sympathisants et, de l'autre, à canaliser le dissentiment envers les institutions, en exploitant souvent un populisme naïf. Cependant, malgré leurs excès irrationalistes, les années en question ont représenté, partout, le début d'une *sécularisation de la politique*²⁸ qui a renouvelé le code « rassis » du *Palazzo*, grâce à la création de nouveaux mots d'ordre et de comportements²⁹. Toutefois, très vite, les formules stéréotypées du langage idéologique jetèrent les mouvements dans le même court-circuit sémantique déjà mis en évidence et critiqué par Hayden, par lequel la *paix* et le *pacifisme* furent soutenus à travers des pratiques et des proclamations violentes ; l'anti-autoritarisme fut même mis en avant à travers des mots d'ordre apodictiques, dans lesquels tous les militants devaient s'identifier. La protestation devint très rapidement propagande en maintenant

²⁷ G. Bocca, *Introduzione* à P. Flores D'Arcais, G. Mughini, F. T. Altan, *Il Piccolo Sinistrese illustrato*, SugarCo, Milano, 1978, p. 9.

²⁸ Voir R. Gualdo, *La comunicazione politica : novità e continuità* in R. Gualdo, M.V. Dall'Anna, *La 'faconda' Repubblica*, Manni, Lecce, 2004, p.18.

²⁹ Voir M. Cortelazzo, *Il linguaggio dei movimenti di contestazione*, Me/Di sviluppo, Giunti-Marzocco, Milano-Firenze, 1979, p. 5.

d'un côté la pratique pédagogique de la gauche traditionnelle et en encourageant de l'autre une interprétation manichéenne de la réalité, fondée sur des oppositions élémentaires et simplistes. Il s'agit d'un problème connu et déjà largement discuté :

L'expérience montre que nos aïeux se sont trompés en croyant à la diffusion des lumières, puisqu'on ne peut divulguer aux masses qu'une misérable caricature de la culture scientifique moderne, caricature qui, loin de former leur jugement, les habitue à la crédulité. (...) Les profanes n'ont accès qu'aux résultats, non aux méthodes, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent que croire et non assimiler.³⁰

On assiste à une mystification linguistique qui révèle une politisation hâtive et sommaire, qui, en contaminant les tracts, les articles et les débats du mouvement, cristallisa le vocabulaire et les tournures de style de la protestation. À ce propos, l'attaque ludique de Soixante-dix-sept, le dernier acte d'une saison de rébellion, a ridiculisé à la fois la rhétorique des vieux partis et la répétitivité soixante-huitarde, enlisée dès 1968 dans le marais du *sinistrese*³¹.

En ce qui concerne les médias, la protestation des années Soixante a exploité le répertoire traditionnel des mouvements collectifs : les tracts, les affiches, les chansons, les journaux muraux, les slogans. Ce dernier est le plus simple et le plus envahissant, à même de dépasser les frontières géographiques et linguistiques. Utilisé de façon répétitive, le slogan³² est bref, mémorisable, frappant, souvent rythmé par des rimes ou des allitérations ; dans tous les cas, il arrive à souder les manifestants autour d'un message simple et direct qui invite à l'action. Toutefois, le slogan est vague, indéfini : il suggère sans expliquer. Voilà donc, la fonction des autres médias qui vise à commenter, à approfondir et à argumenter. Le véritable protagoniste de Soixante-huit est sans doute le tract, qui avait déjà raconté les revendications du mouvement ouvrier. La diffusion des tracts est limitée à un quartier, à une école, à une usine ; toutefois, elle est capillaire³³ et compte sur la persévérance des activistes qui concevaient la distribution des tracts comme un travail, voire une mission. Le tract est généralement paratactique, il a une fonction conative et met en évidence le logo et le slogan de l'organisation ou de la campagne du moment. La caractéristique la plus évidente des écrits de l'extrême gauche est la présence constante des technicisms lexicaux et de la surabondance théorique qui fatiguent l'utilisation du texte. Cet aspect, visible déjà dans les feuilles du mouvement étudiant, est poussé à bout par les groupes extraparlimentaires qui adoptent paradoxalement un style communicatif sibyllin, très loin de la masse du mouvement, comme l'a écrit Bonfiglio, ouvrier chez Fiat et adhérent de Lotta continua :

Avec l'arrivée des militants de Potere Operaio, les débats théoriques devenaient plus longs : ils duraient des heures. Les externes citaient Marx, Lenin, Mao, les Piémontais Panzieri et Gobetti. Ils parlaient des révisionnistes et beaucoup

³⁰ S. Weil, *Réflexion sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, Gallimard, Paris, 2009, pp. 10 et 16.

³¹ A ce propos, voir la chanson de Enzo Maolucci, *Al limite cioè*, qui ironise sur le langage sclérosé des assemblées générales post-soixante-huitardes (*L'industria dell'obbligo*, 1976).

³² Le terme remonte au gaélique « slugh-ghairm », c'est-à-dire le cri de guerre des anciens combattants écossais. Voir E. Canetti, *Massa e potere*, Adelphi, Milano, 1981 [1960], pp. 51-52.

³³ Voir M. Cortelazzo, *Note sulla lingua dei volantini*, «Versus» 10/1975, p. 57.

d'entre nous pensaient aux ouvriers de la révision sans comprendre pourquoi ils les médisaient : n'étaient-ils pas de bons camarades comme les autres ?³⁴

L'autre média symbole de Soixante-huit est le dazibao qui s'est propagé lors de la Révolution culturelle en Chine. Les journaux muraux sont une pratique de contestation militante qui vise à coloniser l'espace public afin de divulguer les mots d'ordre de la mobilisation à la masse indistincte des passants. En effet, la plupart des journaux de l'extrême gauche concevaient la première page comme une affiche déjà prête à être collée sur les murs de la ville. Par rapport au tract, le dazibao présente une autre prérogative : il a la prétention de durer dans le temps, comme les graffitis qui clouent le slogan, incorporel et éphémère, à un support tangible et durable.

Enfin, en ce qui concerne la chanson, il s'agit d'un médium qui transcende les frontières du mouvement et qui comprend à la fois les chants militants, souvent anonymes et expression directe de la protestation, et aussi les chansons engagées réalisées par des sujets qui n'adhèrent pas nécessairement au mouvement afin de dénoncer ou commémorer des événements. Dans les années Soixante et Soixante-dix, la chanson, en couvrant une pluralité de genres et de styles (folk, rock, funk, soul etc.), a connu un énorme succès en devenant le médium juvénile par excellence³⁵. Tout au long du conflit du Vietnam, la musique a été le vecteur privilégié de la révolte antimilitariste, en rythmant les manifestations de rue et les occupations universitaires, comme le soulignait déjà Tom Hayden :

Les paroles de *Alice's Restaurant*, *We ain't A-Marchin' Any More*, *Vietnam Rag*, *Where Have All the Flowers Gone* et *Wasn't that a Time* peuvent émouvoir même si on se contente de les réciter, mais elles ont acquis un tout autre sens pour notre génération car elles sont chantées. Pour mieux les comprendre, il faut saisir le sens que la musique a acquis pour la nouvelle conscience. À partir de l'avènement du rock 'n' roll, une nouvelle progéniture de jeunes blancs a grandi avec une attitude différente, moins réprimée vis-à-vis du sexe et du plaisir et la musique a été le levier de cette libération. Lorsque Phil Ochs a chanté *We ain't A-Marchin' Any More* à Chicago, pendant la Convention, il a provoqué un pandémonium de passions, de force collective que des paroles récitées n'auraient pu générer.³⁶

La chanson, en somme, a joué un rôle emblématique à l'époque de la contestation. Elle possède la synthèse de la poésie et l'immédiateté de la musique et, écrite dans un langage proche du quotidien, elle arrive partout et donne au public des non-lecteurs un vif répertoire d'émotions et d'idéaux. Pour les *baby-boomers*, en d'autres termes, la chanson n'est pas seulement un loisir, un outil d'évasion, mais un levier émotionnel, un lien social qui se fait porte-parole du dissentiment politique. Les années Soixante et Soixante-dix ont été l'âge d'or de la chanson : « le trait distinctif de ces années – écrivait un témoin de l'époque – était la manie contagieuse de chanter (...), toujours en groupe »³⁷. Voilà pourquoi j'ai dédié à la musique pop deux chapitres de la thèse. Il

³⁴ A. Cazzullo, *I ragazzi che volevano fare la rivoluzione*, Sperling&Kupfer, Milano, 2008, p. 65.

³⁵ Voir F. Colombo, *Due chitarre contro Johnson*, «L'Espresso» 1 maggio 1966.

³⁶ T. Hayden, *Un processo politico. Chicago 1969*, cit., p. 36.

³⁷ D. Cini, *Io, la rivoluzione e il babbo*, Voland, Roma, 2004, p. 91.

s'agit d'un domaine de recherche difficile, où les raisons de la protestation se mêlent aux modes, à l'opportunisme et à la cooptation du dissentiment de dérivation marcusienne.

Pour compléter le tableau, la thèse dresse aussi un portrait de la presse underground en s'appuyant surtout sur des titres italiens, mais en mentionnant également des journaux étrangers comme « International Time » ou « Berkeley Barb ». Soixante-huit est marqué partout par une explosion de publications alternatives qui se font les porte-paroles de la révolution existentielle et souterraine de la contre-culture. Ce flot de publications unit les jeunes des deux côtés de l'Atlantique : « En 1970, plus de mille journaux underground tiraient globalement à plus de six millions d'exemplaires de Berlin à San Francisco »³⁸. Il s'agit de l'autre visage de la contestation, celui qui parle la langue de la contre-culture : « vivre à l'écart, pour se forger de nouvelles valeurs. Souterrain, marginalité, troc, route, communauté, liberté sexuelle, écologie, utopie... »³⁹. Pour comprendre l'esprit du temps, en dressant les démons et les espoirs, il faut se mouvoir entre les rives de cette réalité hétérogène et contradictoire qui embrasse à la fois le monde bigarré et hétérodoxe de l'underground et celui des colonnes politisées de l'extrême gauche. Comprimer le récit de la contestation sur le lit de Procuste des groupuscules signifie amputer l'histoire de la décennie rebelle de certains aspects saillants : au début, la contre-culture a été le catalyseur du mouvement et, en dépit de son échec face au volontarisme triomphant de l'extrême gauche, elle est restée l'une des âmes fécondes de la contestation, comme le démontre la flamme ludique de Soixante-dix-sept.

4. Formes et limites de la protestation

En parlant de protestation, le chercheur doit se poser essentiellement deux questions : la question relative à l'efficacité de l'action collective et celle qui porte sur ses limites et son acceptabilité. Autrement dit, à quel moment la participation politique non conventionnelle assure-t-elle l'amplification et le triomphe de la campagne protestataire et à quel moment, au contraire, risque-t-elle de compromettre l'efficacité et la résonance du message ?

L'action protestataire des années Soixante et Soixante-dix a été marquée par la radicalisation progressive des groupes mobilisés. Les rigidités idéologiques de la guerre froide ont légitimé partout des formes extrêmes de protestation, situées en marge de la légalité. Sur le plan individuel, on peut signaler les actions de désobéissance civile, la grève de la faim, voire l'auto-immolation, c'est-à-dire la forme la plus radicale de protestation. Après le suicide de Thich Quang Duc, le 11

³⁸ J.-F. Bizot, *Free Press. La Contre-culture vue par la Press Underground*, Nova édition, 2010, Paris, p. 6.

³⁹ Ivi, p. 7.

juin 1963, au nom de la tolérance religieuse à Saigon, l'auto-immolation s'est propagée aussi en Occident et notamment dans la société américaine, parmi les opposants à la guerre du Vietnam. Il s'agissait sûrement de cas isolés⁴⁰, néanmoins, ils ont obtenu un écho planétaire car l'auto-immolation est une forme de protestation frappante qui se tient sur la place publique, avec une forte charge symbolique et médiatique. Toutefois, la protestation des bonzes dans les pays occidentaux est restée minoritaire, et en effet, le nombre le plus élevé de torches humaines a été enregistré dans le bloc de l'Est, où le réseau du contrôle politique était plus serré. En ce qui concerne les actions collectives, l'éventail de la protestation inclut les manifestations de rue, l'occupation de lieux publics, le sit-in, la grève sauvage, les piquets voire la destruction de biens communs.

En analysant le déroulement de la protestation soixante-huitarde, on voit qu'au début, les points de repères du mouvement étaient la non-violence, la résistance passive et la désobéissance civile. Les premières marches pour la paix et l'intégration aux États-Unis n'ont jamais débordé des frontières de la légalité conformément aux principes de Gandhi et de Luther King. Toutefois, le mouvement ne s'est pas limité à cette école de pensée et a adopté également des stratégies plus radicales qui s'inspiraient de Malcolm X, le fondateur de l'Organisation pour l'Unité Afro-américaine et le promoteur de la formule militante *Par tous les moyens nécessaires*. D'après Malcolm X, lorsque nous sommes l'objet d'un abus ou les victimes d'un système injuste, fondé sur la haine, la non-violence est vaine, anodine et condamnée à l'échec. Par ailleurs, Henri David Thoreau même, objecteur de conscience et théoricien de la résistance passive, n'avait pas dénigré la violence révolutionnaire, comme le démontre son admiration envers John Brown et sa guerre de libération. En outre, il faut admettre que chaque mobilisation non-violente engendre avec la violence une dialectique confuse : si elle est refusée au niveau tactique, dans le même temps, elle est acceptée au niveau stratégique, grâce à la réaction agressive de la partie adverse qui assure une résonance médiatique à la campagne protestataire. Une leçon apprise aussi par Luther King qui connaissait très bien la valeur symbolique de la violence subie, destinée à générer de l'empathie auprès de l'opinion publique.

Dans le milieu étudiant, les premières agitations se sont déroulées conformément aux principes de la résistance passive. Toutefois, le mouvement a adopté tout de suite des résolutions radicales en marge de la légalité, en démontrant l'esprit combattif des activistes. Parmi les pratiques les plus adoptées dans le monde, on peut citer les occupations, le bloc de la circulation, la perturbation de la tranquillité publique à travers des actions spectaculaires et imprévues qui, aux yeux de l'opinion publique conservatrice, deviennent une simple manifestation de violence

⁴⁰ On pense à Alice Herz, Norman Morrison et Roger LaPorte qui se sont immolés par le feu en 1965 pour protester contre l'engagement militaire américain au Vietnam.

anarchiste. Le sens de faiblesse et la frustration croissante face à la surdité des institutions ont poussé les mouvements à adopter des moyens d'action de plus en plus troublants qui visaient à violer les formes routi ni res de la mobilisation collective. Pour Tom Hayden, par exemple, protester dans les limites de la loi est un simple non-sens : « Les citoyens ont le droit de parler, de se rassembler, de protester librement tant que leurs actions ne commencent pas à avoir des effets subversifs sur des autorités insensibles. Cela s'exprime à travers un axiome : lorsque la protestation devient efficace, l'état devient répressif »⁴¹.

Comme l'a écrit Sidney Tarrow, à propos du *Baron Perch * de Calvino, la protestation la plus efficace est celle qui *rend concret l'impossible*,⁴² celle qui ne connaît ni limite ni capitulation : en d'autres termes, plus le mouvement est radical, plus les revendications se renforcent. Le paradigme de la protestation, toutefois, est marqué par trois phases principales : une phase ascendante de révolte, une phase décisive de radicalisation et une phase descendante qui, après la standardisation des actions collectives et la satisfaction partielle des revendications, se ramifie en deux directions opposées : le désengagement ou, au contraire, le durcissement de la perturbation, « jusqu'à ce que l'incertitude de la protestation devienne la certitude de la violence »⁴³. Cependant, la frontière qui sépare l'efficacité de la protestation de son échec court le long de ce parcours accident  : au fil des années, les agitations à la limite de la légalité ont convaincu la majorité de la population à soutenir les politiques institutionnelles les plus rassurantes, en rejetant l'aventurisme des extraparlimentaires. Il est vrai, pourtant, que la radicalisation n'a pas été commune à toutes les réalités prises en compte dans les pages suivantes : en Angleterre, par exemple, le mouvement ne rattrapera jamais les pointes extrémistes italiennes ou allemandes, des réalités où la protestation a été partiellement dépassée par la lutte armée.

Le choix de la radicalisation par les militants américains ou italiens suggère deux motivations principales qui vont au-delà de la question cruciale de la participation politique : avant tout, il faut souligner qu'en raison du nombre exorbitant de marches, de manifestations et de sit-ins, le mouvement était forcé de se renouveler sans cesse afin de maintenir la motivation des activistes et des sympathisants pour la « cause ». L'engagement politique s'appuie sur la presse et les médias en général qui assurent à la mobilisation résonance et visibilité : le *marketing* de la protestation s'inscrit dans une stratégie de communication qui vise à promouvoir un projet et une cause politique en utilisant tous les médias disponibles, même ceux qui sont contestés, proches du pouvoir ou d'une « gauche bourgeoise ». Deuxièmement, la parabole du mouvement est marquée par le contexte historique et les idéologies révolutionnaires de l'époque qui poussaient les militants

⁴¹ T. Hayden, *Un processo politico. Chicago 1969*, cit., pp. 44-45.

⁴² S. Tarrow, *Democrazia e disordine*, cit., p. 43.

⁴³ Ivi, p. 45.

sur la voie de la radicalisation croissante. Pour de nombreux militants, l'appel à la révolution n'était pas un artifice rhétorique mais un projet politique qui s'appuyait sur l'idéologie marxiste. Entre la fin des années Soixante et le début de la décennie suivante, le mythe de l'insurrection et de la prise du pouvoir contamina les groupes d'activistes en compliquant la dialectique entre réformisme et révolution : la réforme est inutile, irresponsable, opportuniste⁴⁴, tandis que la révolution reste la « locomotive de l'histoire », l'espoir et la promesse d'un changement radical et définitif. Les points de repères de Soixante-huit ont été Marx, Lénine, Mao, Che Guevara, c'est-à-dire les protagonistes du panthéon révolutionnaire. Toutefois, il faut se demander si, dans le contexte des années Soixante et Soixante-dix, l'insurrection général était encore une possibilité concrète et praticable : en dépit du mécontentement général, des manifestations continues et des aspirations des activistes, l'idée révolutionnaire avait déjà perdu de sa substance politique, en devenant une simple métaphore, en opposition aux termes *tradition* et *système*. Le terme révolution, comme l'a écrit Simone Weil, est « un mot magique qui contient en lui tous les avenir imaginables (...) un mot pour lequel on tue, pour lequel on meurt, pour lequel on envoie les masses populaires à la mort, mais qui n'a aucun contenu »⁴⁵. En outre, chaque révolution possède un trait barbare, car elle légitime la violence et la terreur, en déterminant l'insécurité et le désordre. Pour la plupart des activistes, donc, elle restait inacceptable. La vraie révolution de Soixante-huit ne fut pas tellement une révolution de rues mais elle se manifesta plutôt dans le domaine du droit ou dans des milieux plus inattendus : les établissements, les médias, la famille et le monde du travail, le tout malgré le conservatisme des élites au pouvoir.

Il existe donc une troisième voie entre la soumission passive au *statu quo* et « l'assaut du ciel », à savoir l'engagement concret et quotidien vers une transformation des choses plus lente et moins douloureuse mais tout aussi radicale. Voilà sans doute le message le plus profond de la « longue marche à travers les institutions » envisagée par Rudi Dutschke : une formule qui se rapproche de l'oxymore en associant la citation maoïste – une image symbolique d'une révolte de masse – au terme « institutions », synecdoque de démocratie. Cette formule suggère un changement plus long et ardu de la révolution, fait d'idées, de propositions, de mobilisations, d'engagement individuel mais également de radicalisme politique afin de garantir une transformation du système au sein du système même pour démolir une fois pour toutes l'exploitation de l'homme par l'homme.

⁴⁴ Voir par exemple s.f., *Revolution ...Reform...*, «Black Dwarf» 27 janvier 1969.

⁴⁵ S. Weil, *Réflexion sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, cit., pp. 11 et 39.